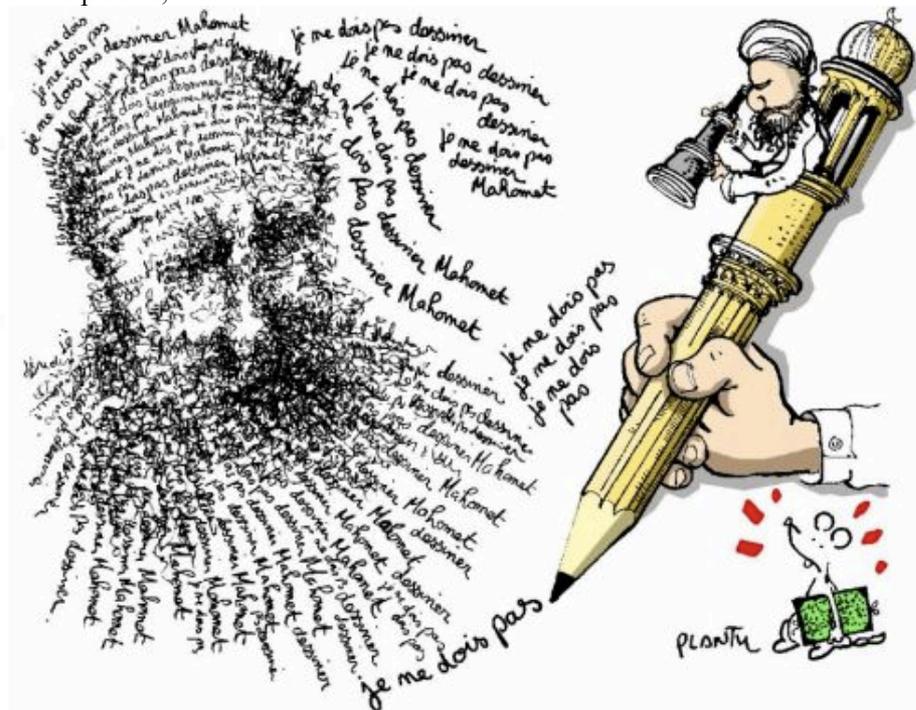


## FLOT ET DÉFAUT DES IMAGES: DE L'ICONOCLASME À L'ICONOCLASH

(P-122) « **Flot et défaut des images : de l'iconoclasme à l'iconoclash** », in **Dictionnaire des images** Sous la direction de Laurent Gervereau, Edition Nouveau Monde, pp. 200-

Ce qui est bien avec la querelle des images, c'est qu'on ne risque jamais de manquer de matériel. J'en veux pour preuve la récente controverse dite des « caricatures du Prophète ». Un dessin vaut-il qu'on meure pour lui ? Il faut croire — et aussi qu'on assassine. Nous y sommes tellement habitués, que cela ne nous étonne plus, et pourtant, comment de fragiles et faibles représentations faites de main d'homme, pourraient-elles mettre en péril la sainteté de Dieu, l'éclat de la vérité, l'ordre public, la beauté même ?



Le dessin de Plantu, publié en pleine querelle [figure 3 février 2006], montre assez le tact et l'astuce qu'il faut déployer pour se frayer un chemin entre ce que je propose d'appeler, d'un terme qui mêle le grec et l'anglais, un *iconoclash*. Céder à l'interdit lancé sur des artistes et des journalistes par des bandes fanatisées, serait abandonner plusieurs siècles de principes de liberté de conscience ; céder à l'interdit qui protège l'invisibilité du Prophète, serait abandonner plusieurs siècles de protection de cette même liberté de conscience. La solution de Plantu, pleine d'élégance et d'érudition consiste à utiliser la typographie même —une vénérable tradition islamique— pour dessiner *quand même* l'invisible face —garantissant ainsi les droits de la liberté de pensée— tout en respectant l'interdit contre les images puisque aucune forme figurative n'a en effet été dessinée... interdit dont la répétition inlassable imite à la fois le devoir d'écolier puni par son maître et, dans un retournement plein d'humour, le défi obstiné de se même écolier d'enfreindre la punition ! J'appelle iconoclash le soin pris à dénouer les passions furibondes qu'entraîne l'*iconoclasme* : « En injuriant leur Prophète, brisons les idoles de ceux qui croient pouvoir nous imposer leur foi » ; « Détruisons ceux qui croient qu'ils peuvent impunément nous détruire au nom de cette autre idole : la liberté d'opinion »...

Impossible évidemment de se moquer avec amusement et condescendance de ceux, journalistes, dessinateurs, moralistes, religieux, diplomates ou politiciens qui se sont jetés dans cette affaire. Que ceux qui seraient tentés de se moquer remontent un peu dans leur histoire et ils s'apercevront aussitôt, s'ils ont quelque honnêteté, que chacun d'eux a hérité d'une longue série d'ancêtres briseurs d'idoles. La tentation iconoclaste est, dans l'histoire européenne du moins, la chose du monde la mieux partagée : les Hébreux renversent les idoles des païens ; les chrétiens préfèrent mourir sous la dent des lions plutôt que de souffrir les statues des empereurs divinisés ; la querelle des images met Byzance à feu et à sang pendant plusieurs siècles ; depuis les guerres de religion, cela n'en finit pas, d'autant que l'esprit révolutionnaire a continué à renverser d'un bout à l'autre du monde les symboles haïs de l'oppression. Et quand les passions deviennent moins sanglantes, la fureur iconoclaste n'en continue pas moins, sous les formes, plus civilisées peut-être, mais encore plus acerbes, du renversement des croyances, de la destruction des opinions naïves, de la lutte contre les Philistins, ou tout simplement de l'esprit critique qui ne se lasse jamais de « renverser les idoles », de « briser les tabous », de « faire grincer les dents », de se dresser « contre les vaches sacrées » . Une grande partie de l'art moderne se définit lui-même comme une forme savante d'iconoclasme : « A bas la représentation ! ».

Entrez dans nos musées, qu'ils soient d'art ancien, d'ethnologie, de folklore ou d'art contemporain, ce que vous y verrez, proviendra le plus souvent soit des décombres d'un ancien acte iconoclaste que les conservateurs cherchent à expier par un soin extrême à les protéger, soit de la célébration d'un acte iconoclaste que les conservateurs cherchent à maintenir aussi actif que possible. Les fétiches sont devenues des œuvres d'art ; les carrés noirs de Malevitch des icônes respectées qu'il faut des millions d'euros pour assurer.

Aucun doute, l'histoire occidentale des rapports à l'image ne peut pas être autre chose qu'une histoire des furies iconoclastes. Et qu'on ne croit pas que seules

les religions —renommées pour leur intolérance— ou les arts —connues pour leur indifférence aux tabous— soient seuls en cause. Les sciences mêmes, oui jusqu'aux mathématiques, sont obsédées depuis trois siècles par la querelle des images. « Raisonner juste sur une figure fausse », apprend-on dès le primaire. « Se défaire de la géométrie trop intuitive pour passer à l'algèbre ». « Formaliser pour échapper à la pollution des sens ». Ces cris résonnent à travers toute l'histoire des sciences comme s'il y avait dans les images scientifiques —qui prolifèrent pourtant dans les disciplines les plus diverses— un péché originel qu'on ne pourrait laver que par une longue ascèse, une continuelle privation d'images. Les enfants qui ont souffert dans les années 70 de l'enseignement des « nouvelles mathématiques » ont été pris, eux aussi, sans le savoir, dans une querelle des images tout aussi virulente —même si elle fut heureusement moins sanglante— que les foules de Karachi qui se sont cru mortellement frappées par les injures faites à leur Prophète. Les chercheurs qui pratiquent la simulation par des images de modèles que leur collègues plus formalistes ne parviennent pas à calculer, savent ce qu'il en coûte de se laisser aller à un amour immodéré des images...

C'est justement parce que l'iconoclasme est si largement distribué, déclenchant instantanément des fureurs dans les domaines les plus divers, qu'il convient de repérer, pour comprendre les querelles autour des images, les différents *iconoclashes*.

Pourquoi tant de haine ? Une première réponse est à chercher dans l'ancienneté même du conflit, que Jan Assmann, égyptologue renommé, fait remonter à cette première grande crise iconoclaste, celle d'Akhénaton. Pour la première fois, en effet, une croyance allait apparaître au nom de laquelle on allait briser toutes les idoles, détruire les temples, dissoudre les ordres de prêtres, annuler les rituels pour y substituer un culte « en esprit et en vérité » direct et, surtout, *sans intermédiaire*. Cet acte fut considéré si révoltant qu'il fut lui-même éradiqué par un mouvement iconoclaste aussi fort, par une « damnation de la mémoire » si totale qu'il fallut attendre le 19<sup>e</sup> siècle pour qu'on s'en souvint enfin grâce aux fouilles archéologiques. Seul Moïse, telle est du moins l'interprétation de Freud, parvint à déplacer le souvenir de cette radicale transformation de la religion, pour instituer ce que Asman appelle une « contre religion ».

C'est la fameuse « division mosaïque » qui va totalement transformer le statut de toutes les images qui viendront à la suite en les frappant d'une suspicion que le deuxième commandement inscrira dans la pierre avant de le graver dans le cœur de toutes les générations successives d'iconoclastes. En effet, auparavant, toutes les religions pouvaient se *traduire* l'une dans l'autre, les images des dieux d'un peuple, n'apparaissant jamais comme autre chose qu'une *version*, parfois maladroite mais toujours plausible, des divinités d'un autre peuple. Avec la division mosaïque, une innovation stupéfiante fait irruption dans le monde des images : elles deviennent des idoles à détruire, parce que le seul Dieu que l'on puisse adorer est devenu irréprésentable, invisible. La vérité exige dorénavant qu'on ne se fasse plus d'image d'aucune sorte.

Une deuxième réponse vient des conséquences même de cette décision de se passer de toute représentation pour accéder à la vérité. Il ne faut qu'un moment de réflexion pour comprendre que l'on va se trouver pris dans ce que les psychiatres appellent un *double-bind* ou, en français, une injonction contradictoire.

D'un côté, l'obligation de respecter le deuxième commandement ; mais de l'autre, la nécessité, également contraignante, de matérialiser, de visualiser, de rendre sensible, cette vérité dont on vient de s'interdire toute représentation. D'un côté un cri : « A bas toute les représentations ! » ; de l'autre un cri « Donnez-nous des représentations ! ».

Un exemple frappant est donné par Luther lui-même qui demande à Cranach, son peintre favori, de peindre non pas une scène de la Passion — ce qui serait de l'idolâtrie — mais une *image mentale* de la Passion telle qu'elle est suscitée dans l'*esprit* de la nouvelle congrégation réformée par les *métaphores* du sermon du prédicateur. On voit le dilemme devant lequel se trouve Cranach : quelle différence peut-il y avoir entre une scène de la passion peinte sur un panneau et la peinture sur ce même panneau de l'image mentale de la même scène ? Iconoclash typique dont Cranach se sort avec la même inventivité que Plantu : en multipliant les signes qui vont protéger l'image de son assimilation à une scène « réaliste » [figure].

Mais bien sûr, aucune quantité d'invention, aucune subtilité ne vont suffire à calmer la querelle des images. Les catholiques de la Contre-Réforme vont rétorquer que ce sont au contraire les protestants qui sont fascinés par les images au point de les vouloir détruire ; ce sont donc *eux* les idolâtres alors que les catholiques savent depuis longtemps vénérer des *icônes* absolument différentes des *idoles*. En effet, disent-ils à la suite de tous les iconophiles de la querelle byzantine, si Dieu s'est incarné dans un homme Jésus, alors, le deuxième commandement n'a plus lieu d'être, et une image, aussi limitée qu'elle soit, peut enfin capturer la figure incircoscrite de Dieu. Pourquoi d'ailleurs interdire les images représentant des scènes de l'Évangile, et conserver le *signe* de la croix ? Pourquoi éviter de regarder des figures peintes alors qu'on accepte d'entendre la parole *imagée* de Jésus dans les paraboles ?

Toutes ces réflexions sur les bonnes et les mauvaises images, n'empêchent d'ailleurs pas les missionnaires catholiques, couverts de médailles pieuses, de brûler avec énergie les idoles de tous les peuples que leurs ouailles se mettent à conquérir. La statue de la Vierge vient remplacer dans son temple la déesse Aztèque qu'on a mise bas, sans qu'on puisse pour autant confondre l'idole païenne et la sainte icône — à ceci près que cette subtile différence a si bien échappé aux « païens » qu'ils ont bien vite fusionné les deux représentations, comme le montre Serge Gruzinski, inventant une forme de syncrétisme qui cherche ainsi à échapper à l'iconoclasme tout en suscitant la fureur des orthodoxes.

Cela ne finit jamais. Vos icônes sont nos idoles. Nos icônes sont vos idoles. Et quand les passions se calment en religion, elles prolifèrent en art contemporain. Ceux qui prennent Duchamp pour un iconoclaste qui veut détruire « l'art officiel », prennent aussi pour un iconoclaste celui qui vient pisser dans l'urinoir de Duchamp au prétexte qu'il s'agit là d'un exemple typique d'« art académique ».... Et quand on se désintéresse de l'art, c'est en science que la querelle rebondit : comment ose-t-on réduire la vérité scientifique à une simple chaîne de représentations visuelles ?

Pour en finir avec cette longue histoire d'iconoclasme, il n'y aurait qu'une solution : revenir à la source et se demander si l'injonction contradictoire —

« Hélas il faut se débarrasser de toutes les images » « Hélas on ne peut pas se passer d'images »— ne pourrait pas laisser place à un respect nouveau pour les médiateurs. Le flot des images ne permet-il pas, en effet, de remédier à leurs défauts ? Une image isolée n'a pas de sens, mais un flux d'images en possède un. Comme le résume si bien Marie-José Mondzain : « La vérité est image, mais il n'y a pas d'image de la vérité ».

Assmann, J. (2001). *Moïse l'égyptien. Un essai d'histoire de la mémoire*. Paris, Aubier.

Bastide, F. (1985). "Iconographie des textes scientifiques: principes d'analyse." *Culture technique* (14): 132-151.

Gamboni, D. (1996) *The Destruction of Art. Iconoclasm and Vandalism since the French Revolution*, Reaktion Books, London.

Gruzinsky, S. (1990). *la Guerre des images. De Christophe Colomb à "Blade Runner"*. Paris, Fayard.

Jones, C. and Galison, P. (Eds.) (1998) *Picturing Science, Producing Art*, Routledge, London.

Latour, B. (1996). *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux Faitiches*. Paris, Les Empêcheurs de penser en rond.

Latour, B. and Weibel, P. (Eds.) (2002) *Iconoclasm. Beyond the Image Wars in Science, Religion and Art*, MIT Press, Cambridge, Mass.

Latour, B. and Weibel, P. (Eds.) (2005) *Making Things Public. Atmospheres of Democracy*, MIT Press, Cambridge, Mass.

Marin, L. (1989) *Opacité de la peinture. Essais sur la représentation Usher*, Paris.

Mondzain, M.-J. (1996) *Image, icône, économie. Les sources byzantines de l'imaginaire contemporain*, Le Seuil, Paris.

Koerner, J. L. (2004) *The Reformation of the Image*, Reaktion Books, London.

Lynch, M. and Woolgar, S. (Eds.) (1990) *Representation in Scientific Practice*, MIT Press, Cambridge, Mass.